



Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

Le moissonneur prend sa faux

Il a eu le superbe courage, depuis un mois, de poursuivre silencieusement l'exécution d'un plan préparé de longue date et de résister, dans l'intérêt de son pays, aux conseils que l'incompétence officielle ne lui a sans doute pas ménagés.

Il a poursuivi sa tâche sans s'inquiéter des sursauts de l'opinion. Il a un moment consenti à prendre l'offensive, malgré l'infirmité numérique par trop flagrante de ses troupes, en se disant qu'il fallait, au seuil de cette guerre, affirmer d'éclatante façon les sentiments de la France et sa volonté de défendre l'héroïque Belgique.

Puis, ayant marqué de son poing la face de l'envahisseur, ayant défoncé une première fois à coups de canon la lourde phalange des barbares lancés à l'assaut des plus illustres cités où l'art ait fleuri aux mêmes temps que la liberté, il s'est replié avec ses forces intactes et sans qu'on osât le suivre.

Accompagné de nos alliés fidèles, il a quitté les mornes plaines du Nord, où nul point d'appui naturel, où nul ouvrage fortifié de quelque valeur ne s'offrait à la stratégie ni à la tactique d'une armée moderne. Il a gagné, se grossissant en route de tous les corps épars que sa prudence avait préparés comme des relais de dévouement et d'héroïsme, les champs de bataille où s'est traditionnellement exercée la valeur française.

Alors, appuyant sa gauche à Paris, que le talent et l'énergie d'un grand capitaine ont su transformer en une place de guerre de premier ordre ; se développant à travers les riantes campagnes de l'Ile-de-France, toutes semées de souvenirs glorieux ; se posant en Champagne, sur la Meuse et vers les Vosges, à tous les points où les invasions germaniques ont trouvé des tombeaux, il a simplement et fièrement dit à ses soldats :

« Nous avons, maintenant, du champ devant nous pour combattre. L'ennemi n'ira pas plus loin. »

Et il n'est pas allé plus loin, en effet. Et voici maintenant que, reculant à son tour, mais non pas volontairement, comme nous, cet ennemi commence à se demander, effaré, d'où lui viendra la victoire, d'où lui viendra même le salut...

N'anticipons pas ! La bataille n'est point achevée : elle se poursuit. Mais n'y a-t-il pas déjà quelque chose de changé, en Europe et dans le monde, grâce à la force d'âme d'un grand Français ? — La ruée brutale s'est heurtée à un obstacle invincible. Le Nombre a trouvé son maître. Le Droit va l'emporter.

Joffre a fait cela.

Cet homme a compris, dès le premier jour de sa magistrature militaire, qu'il ne lui était pas permis de risquer, même sur une inspiration de génie, les destinées de « la plus haute personne morale » qui soit au monde, comme disait Gambetta de la France ; il a courageusement renoncé aux tentatives aventureuses qui plaisent tant à notre race parce qu'elles laissent subsister jadis en toutes nos victoires un peu de bonne fortune.

Il a voulu, être prudent avant de montrer qu'il sait, tout comme un autre, être robuste et infatigable. Il a fait marcher, marcher, marcher ses régiments avant de leur sonner la charge, et c'est ainsi qu'il a su les grouper en force là où il convenait.

Point de satisfaction d'amour-propre ni pour les soldats, ni pour le pays avant l'heure où il nous sera permis d'être vraiment fiers ! Pas de publicité floue pour les chefs heureux ! Pas même de publicité pénale pour les chefs punis ! Tout cela ne regarde pas le public. Nous n'avons le droit de demander au généralissime que de s'arranger pour battre l'ennemi : le reste n'est point notre affaire.

Figure neuve et admirable que celle de ce laborieux et taciturne général qui réalise en temps de guerre les décisions préparées durant de longs mois de paix, dans le cabinet et sur le terrain.

La France, en l'observant, est tout à coup frappée d'une vérité qu'elle soupçonnait, mais n'avait jamais confessée : elle s'avoue à elle-même qu'il vaut mieux être commandée par Fabius que par César. Ce qu'elle va recouvrer avec le temporisateur qui la mène au combat, elle sait qu'elle ne le perdra plus. Elle aime, certes, et aimera toujours les brillants capitaines ; mais il lui plaît de voir désormais au-dessus d'eux cette figure à peine souriante, où les yeux ont des lueurs profondes, où la volonté s'inscrit en traits ineffaçables, où la rustique énergie du travailleur penché sur le sillon semble regarder, avec une passion ardente, lever le grain confiné depuis longtemps à la terre natale...

Jean d'Orsay.

L'attaché militaire italien quitte Berlin

ROME, 11 septembre. — On mande de Berlin au *Corriere d'Italia* que l'attaché militaire italien à Berlin, comte Calderari, a quitté son poste pour rentrer en Italie et qu'il ne retournera pas à Berlin.

Le correspondant du journal ajoute qu'il est impossible d'indiquer actuellement, en cause de son départ, (Havas.)

Félicitations du président de la République à l'armée

Le président de la République a donné connaissance au conseil de la lettre suivante, qu'il a adressée au ministre de la guerre :

BORDEAUX, 11 septembre 1914.

Mon cher ministre, Nos vaillantes armées ont, de nouveau, donné, dans les quatre dernières journées de combat, des preuves éclatantes de leur bravoure et de leur entraînement. L'idée stratégique que le général commandant en chef avait conçue avec tant de clairvoyance et réalisée avec tant de sang-froid, de méthode et de résolution, s'est traduite dans les opérations récentes par une tactique impeccable.

Loin d'être fatiguées par de longues semaines de marches et de batailles incessantes, nos troupes ont montré plus d'endurance et de mordant que jamais.

Avec les vigoureux concours de nos alliés anglais, elles ont refoulé l'ennemi à l'est de Paris, et les brillants succès qu'elles ont remportés, les magnifiques qualités qu'elles ont déployées, sont le gage certain des victoires définitives.

Je vous prie, mon cher ministre, de vouloir bien transmettre au général commandant en chef, aux officiers et aux soldats, avec l'expression émue de mon admiration et avec mes vœux les plus ardents, les félicitations et les encouragements du gouvernement de la République.

Croyez, mon cher ministre, à mes sentiments affectueux et dévoués.

RAYMOND POINCARÉ.

M. Millerand, ministre de la guerre, a transmis la lettre de M. Poincaré au général Joffre, dans les termes suivants :

BORDEAUX, 11 septembre 1914.

Le ministre de la guerre au général Joffre.

Mon cher général,

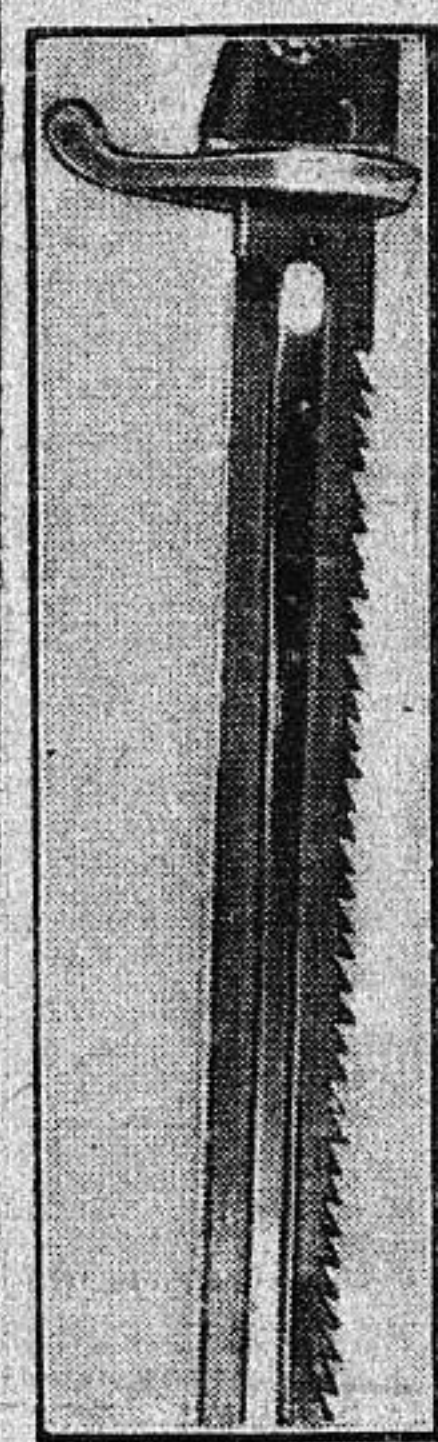
J'ai reçu et je suis heureux de vous transmettre, en saisissant cette occasion de vous renouveler l'expression de mes félicitations personnelles, la lettre ci-jointe de M. le président de la République.

M. le président du conseil a bien voulu me demander de joindre à cette manifestation si flatteuse du chef de l'Etat, l'expression des vives félicitations du gouvernement de la République tout entier.

Croyez, mon cher général, à mes sentiments de vive sympathie.

MILLERAND.

UNE ARME DE LACHES



Vous avez vu dans le *Matin* la grossière silhouette de ce soldat poméranien qui veut imposer au monde la « culture allemande ».

Aujourd'hui, voyez par quelles armes il compte l'emporter sur ses ennemis.

Voici la photographie d'un sabre-baïonnette ramassé hier parmi les morts du 47^e régiment d'infanterie prussienne qui gisaient à Varreddes, un petit village situé au nord de Meaux et à 8 kilomètres environ de cette ville.

Ce sabre-baïonnette a le dos taillé en dents de scie. Et ce n'est pas la fantaisie cruelle d'un soldat barbare qui seule a créé cette arme, digne d'un Mélois ou d'un Indien toba ; non, car beaucoup d'autres sabres semblables étaient épars sur le sol et quelques-uns ont été relevés par des personnages officiels pour être montrés « à qui de droit ».

Il est aisé de se convaincre, en outre, qu'ils ont été façonnés à la machine et que cette cruauté est d'origine officielle.

Un engin de torture ; une baïonnette à crochets ; une arme blanche déshonorée ; voilà ce dont S. M. l'empereur Guillaume a pourvu ses soldats.

Les ministres en mission

MM. Aristide Briand, garde des sceaux, vice-président du conseil, et Marcel Sembat, ministre des travaux publics, envoyés par le gouvernement en mission dans divers départements et à Paris sont arrivés jeudi en automobile.

Ils ont eu une entrevue avec le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, et les préfets de la Seine et de police.

MM. Briand et Sembat venaient se rendre compte du fonctionnement des services des secours et des allocations que le gouvernement avait pris le soin de régler avant son départ.

Les deux ministres ont visité dans la matinée plusieurs maisons des quartiers les plus populeux de Paris et ils ont constaté que les mesures les plus satisfaisantes avaient été prises. Ils se sont entretenus dans l'après-midi avec les présidents des conseils généraux et municipaux.

M. Millerand à la poudrerie de Saint-Médard

Le ministre de la guerre a visité, accompagné du général Gaudin, la poudrerie de Saint-Médard. Il a manifesté au directeur, en le priant d'en transmettre l'expression au personnel, sa satisfaction du zèle et du dévouement dont les agents de lous ordres ont fait preuve depuis le début de la guerre. Il a prié le directeur de les féliciter particulièrement du bel exemple de solidarité qu'ils donnent en abandonnant une partie de leur solde pour l'entretien d'un hôpital militaire à Bordeaux.

A la suite de cette visite, M. Millerand a visité l'emplacement des camps de Saint-Médard et de Sougé.

La bataille de la Marne

C'est une grave défaite pour les Allemands

FRANÇAIS ET ANGLAIS POURSUIVENT ENÉRGIQUEMENT L'ENNEMI

Communiqués officiels du 11 septembre. — 15 heures.

L'autorité militaire française s'est attachée à ne donner que des nouvelles exactes. Ainsi que nous l'avons annoncé, une bataille est engagée depuis le 6 septembre, sur le front s'étendant d'une façon générale de Paris à Verdun. Dès le début de l'action, l'aile droite allemande qui avait atteint, le 6, la région au nord de Provins (armée commandée par le général von Kluck) se voyait obligée de se replier devant la menace d'enveloppement dont elle était l'objet. Par une série de mouvements habiles et rapides, cette armée parvenait à échapper à l'étreinte dont elle était menacée et se jetait, avec la majeure partie de ses forces, contre notre aile enveloppante au nord de la Marne et à l'ouest de l'Ourocq, mais les troupes françaises qui opéraient dans cette région, puissamment aidées par la bravoure de nos alliés anglais, infligèrent à l'ennemi des pertes considérables et ont tenu bon le temps nécessaire pour permettre à notre offensive de progresser par ailleurs.

Actuellement et de ce côté l'ennemi est en retraite vers l'Aisne et vers l'Oise. Il a donc reculé de 60 à 75 kilomètres depuis quatre jours.

Entre temps, les forces franco-anglaises qui opéraient au sud de la Marne n'ont pas cessé de poursuivre leur offensive. Parties, les unes de la région au sud de la forêt de Crécy, les autres de la région au nord de Provins et au sud d'Esternay, elles ont débouché de la Marne au nord de Château-Thierry. De violents combats ont été engagés dès le début, dans la région de la Ferté-Gaucher, d'Esternay et de Montmirail.

La gauche de l'armée du général von Kluck ainsi que l'armée du général von Bulow se replient devant nos troupes. C'est dans la région comprise entre les plateaux au nord de Sézanne et Vitry-le-François que se sont livrés les combats les plus acharnés. Là opéraient, outre la gauche de l'armée Bulow, l'armée saxonne et une partie de l'armée commandée par le prince de Wurtemberg. Par de violentes attaques répétées, les Allemands ont tenté de rompre notre centre sans y parvenir. Nos succès sur les plateaux au nord de Sézanne nous ont permis, à notre tour, de passer à l'offensive, et, au cours de la nuit dernière, l'ennemi a rompu le combat sur le front compris entre les marais de Saint-Gond et la région de Sommesous, pour se replier dans la région immédiatement à l'ouest de Vitry-le-François.

Sur l'Ornain, de même qu'entre l'Argonne et la Meuse, où opèrent les armées du prince de Wurtemberg et du kronprinz, le combat dure encore avec des alternatives d'avance et de recul, mais sans grand changement dans la situation d'ensemble.

Ainsi, la première phase de la bataille de la Marne se dessine en faveur des armées alliées, puisque l'aile droite allemande et le centre sont actuellement en retraite.

A notre droite, la situation reste sans changement notable dans les Vosges et devant Nancy, que quelques pièces allemandes à longue portée ont essayé de bombarder.

La situation générale s'est donc complètement transformée depuis quelques jours, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue tactique. Non seulement nos troupes ont arrêté la marche des Allemands que ceux-ci croyaient victorieuse, mais l'ennemi recule devant nous sur presque tous les points.

23 heures.

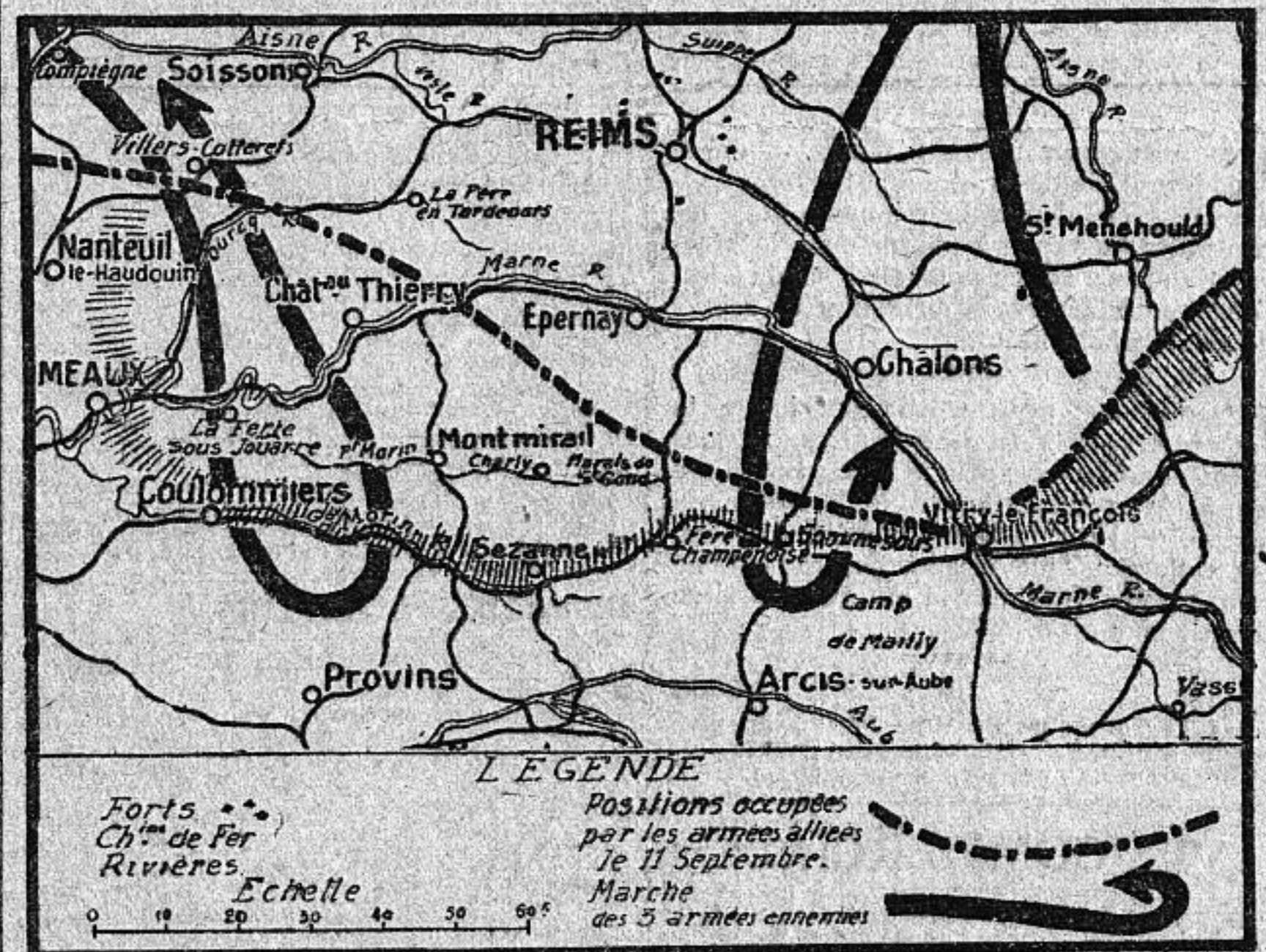
1^{re} A l'aile gauche, notre succès s'accroît. Nos progrès ont continué au nord de la Marne et dans la direction de Soissons et Compiègne. Les Allemands nous ont abandonné de nombreuses munitions, du matériel, des blessés et des prisonniers. Nous avons pris un nouveau drapeau.

L'armée britannique s'est emparée de 11 canons et d'un matériel important et a fait 1.200 à 1.500 prisonniers.

2^e Au centre, l'ennemi a cédé sur tout le front entre Sézanne et Revigny. Dans l'Argonne, les Allemands n'ont pas encore reculé.

Malgré les efforts fournis par les troupes au cours de ces cinq journées de bataille, elles trouvent encore l'énergie de poursuivre l'ennemi.

A l'aile droite (Lorraine et Vosges), rien de nouveau.



POUR SUIVRE LA MARCHÉ DES ARMÉES ALLIÉES

Les hachures indiquent les positions occupées par les armées française et anglaise le 6 septembre.

Revigny se trouve à 30 kilomètres à l'est de Vitry-le-François

Un commentaire ne pourrait qu'apporter de l'ombre au tableau d'ensemble des opérations de victoire dont depuis quatre jours nous n'avions connu que des fragments.

Il apparaît clairement que trois colonnes se sont simultanément portées vers notre front.

La première, sur notre gauche, la plus rapprochée de Paris, était commandée par le général von Kluck. Elle descendait de l'Oise et poussait un raid vers la capitale.

La seconde, commandée par le général von Bulow, s'était vraisemblablement coulée par Reims. Elle avait traversé l'Aisne, la Marne, entre Epernay et Châlons. Elle s'acheminait dans la direction d'Arcis-sur-Aube.

L'armée du général von Kluck a été arrêtée dans sa poussée vers Paris dans la région de Compiègne. Après ce choc il a dû modifier de tout au tout son orientation. Il est descendu vers le sud-est en laissant à sa droite Nanteuil-le-Haudouin, Meaux et Coulommiers. Dans ce mouvement, il a successivement traversé l'Ourocq, la Marne, le Petit-Morin et le Grand-Morin.

On remarquera que dans sa poussée vers Provins, il semble franchir la ligne de hachures qui représentent les positions occupées par les alliés à la date du 9 septembre.

Le fait est que l'armée des alliés ne se trouvait pas alors en travers de la descente de von Kluck. Elle n'est venue occuper cette ligne que plus tard, après que déjà elle avait contrainit l'adversaire à remonter vers le nord, à franchir le Grand-Morin grâce à une suite de combats violents et heureux, au nord de Provins, entre Coulommiers et Sézanne.

A la présente date du 12 septembre, ce mouvement de Kluck s'accroît définitivement sous la poussée de nos troupes. Il repasse à nouveau la Marne et l'Ourocq. Il semble remonter dans la direction de l'Aisne et de l'Oise. A ce propos le communiqué parle d'un recul de 60 à 75 kilomètres. Ce recul est indiqué par le mouvement — à peu près parallèle à sa descente — que le général allemand a exécuté en remontant de la région du nord de Provins vers l'Aisne et l'Oise.

Nous ne sommes évidemment pas renseignés sur les pensées stratégiques de ce général, dont nous avons eu l'occasion d'apprécier l'habileté grande au cours de manœuvres difficiles. Il y a dans tous les cas, en ce qui le concerne, une induction qui nous est permise : et c'est le facteur psychologique. L'élan de l'armée de von Kluck, qui s'est brisée une première fois à Compiègne, il y a douze jours, n'a pas été renforcé par la série d'épreuves, de déceptions, d'échecs, de pertes en hommes, d'appauvrissement en munitions que la colonne a subis tandis qu'elle décrivait cette boucle. Paris va donc continuer de dormir tranquille, sous la garde de ceux qui le défendent.

Il va sans dire que ces colonnes armées ont une largeur considérable. C'est ainsi que nous savons que la colonne commandée par le prince de Wurtemberg, la colonne commandée par le général de Bulow et la colonne commandée par le général von Kluck se sont touchées, fondues, pour résister à notre poussée dans les combats qui se sont livrés dans la région de Sézanne, de Montmirail et de Vitry-le-François.

Cette armée du général Bulow occupe sur notre carte la place du milieu. C'est elle qui pesait si lourdement sur notre front. Elle est venue se heurter à nos troupes dans la région qui va des marais de Saint-Gond au camp de Mailly et à Vitry-le-François. La pointe de la flèche, qui maintenant remonte vers le nord-est, indique la direction qu'elle a prise par rapport à Vitry-le-François.

Le troisième serpent qui descend à l'ouest de l'Argonne finit brutalement sur notre carte, sans pointe de flèche, en ligne épaulée ; c'est que, aux dires du compte rendu lui-même, l'action de ce côté est dans un état stationnaire. Les deux armées s'affrontent sans perdre contact, avec des alternatives qui permettent au communiqué officiel de tirer d'un ensemble heureux cette morale réconfortante : **MALGRÉ LES EFFORTS FOURNIS PAR LES TROUPES AU COURS DE CES CINQ JOURNÉES DE BATAILLE, ELLES TROUVENT ENCORE L'ÉNERGIE DE POURSUIVRE L'ENNEMI.**

Faits d'armes anglais

Communiqué officiel anglais : LONDRES, 10 septembre. — Le bureau de la presse communique le rapport suivant du maréchal French :

La bataille a continué hier. L'ennemi a été repoussé sur toute la ligne. Notre premier corps d'armée a enterré 200 cadavres ennemis ; il a pris 12 canons Maxims et fait de nombreux prisonniers.

Le deuxième corps d'armée a fait 350 prisonniers et a pris une batterie. Les pertes allemandes sont importantes. Les troupes allemandes sont, paraît-il, épuisées. Les troupes anglaises ont traversé la Marne dans la direction du nord. (Havas.)

Théâtre d'opérations austro-serbe

(Communiqué officiel.)

L'armée autrichienne défaite à Lemberg n'a pu reprendre l'offensive, malgré des renforts importants ; elle est rejetée sur le front jalonné par Rava-Russka et le Dniester. Les Russes assiègent la position fortifiée de Grodek. La seconde armée autrichienne attaquée aux environs de Tomashov a été contrainte à la retraite.

Théâtre d'opérations austro-serbe

(Communiqué officiel.)

Les troupes serbes ont franchi la Save à Chabatz, Obrenovatz, en Bosnie. Ils ont pris l'offensive vers Visegrad.

EN L'HONNEUR DES RUSSES

Un cadeau original

Les magnifiques exploits de nos braves alliés russes leur ont valu l'admiration de tous, et voici à ce sujet un fait intéressant que signale le correspondant du *Times* à Colombo :

« Un comité de trente planteurs enthousiasmés par les hauts faits des armées du tsar a décidé de leur envoyer un cadeau de 50.000 francs de thé. »

Une nuit au camp

Nous avions laissé partir le régiment. La nuit cette fois était tombée. Le canon, qui avait précipité ses coups dans les dernières clartés, ralentissait. L'ombre recouvrait complètement les champs. Il se tint.

Pendant longtemps nous gardâmes dans les oreilles comme le bruit d'une conque. Les deux clochers dont les coqs avaient vu l'aigle s'enfuir ne s'apercevaient plus l'un l'autre. C'était partout un silence qui faisait une énorme pesée sur le cœur.

Cependant un roulement s'annonçait. Il venait de la direction de Paris. Ce sont les taxis de place qui montent chercher les blessés.

Ils soulevaient une énorme poussière : nous ne songions pas à nous en préserver. Plus rien des quietudes normales ne nous intéressait. Les douces de la paix ne sont plus pour nous tenter. Les fruits du jour sont plus aérés et la gorge y fait faim.

Les taxis nous dépassent. Nous les suivons. Ils s'arrêtent en vue de N., où s'est livré le combat de la journée.

Tous les blessés ne sont pas ramenés aux ambulances. Le plus grand nombre valloient encore la peine. Il n'y a pas de clair de lune. Nous n'osons pas avancer : si notre pied allait meurtrir un corps souffrant ! Nous nous arrêtons à vingt mètres, dans l'obscurité.

Nous suivons des yeux les lanternes, qui fouillent le champ. Nous voyons très bien les mouvements des infirmiers qui se baissent, relèvent le soldat, l'étendent sur la civière et l'emportent. Beaucoup de paysans se sont ainsi courbés sur cette terre ; c'était pour d'autres moissons. Celles d'hier nourrissaient la patrie ; celles de ce soir la sauvent.

— Où que t'es pipé ? dit un blessé à son voisin.

— Au bras.
— Lequel ?
— Le droit.
— Zut ! alors.
— Je m'en fous, je suis gaucher.

Un autre abreuve son ambulancier de reproches :

— T'as laissé tomber mon casque en me trébuchant. Va me le chercher !
— L'ambulancier ne veut pas revenir sur ses pas.

Je cherche mon trophée, répète-t-il, ou je ne rentre pas dans la baguiole !

On lui trouve un autre casque.

— C'est tout de même vexant de n'avoir pas celui qu'on a gagné ! dit-il. Les lanternes continuent de rôder dans le champ. On ne voit que leur point rouge qui vacille au bout du bras. Mais tout le monde n'est pas relevé. Il en est qui ne quitteront pas l'Ile-de-France. Ils resteront là, toujours présents. Ce sera la garde souterraine.

Les taxis redescendent vers Paris. Nous nous avançons à pied jusqu'à la sentinelle, que l'on ne peut forcer. Nous distinguons le moutonnement de l'armée couchée. Pas un feu. Au bout d'un moment, le bruit d'une motocyclette en vitesse ronfle et s'end. L'estafette nous dépasse, tête baissée. Il emporte rapidement son jet de lumière. Quelle veille !

Tout le jour, ce fut un spectacle d'Histoire. Dans les siècles, les enfants apprendront les pages qui se sont envolées de là. Ce ne fut que bruits d'acier, coups de foudre, heurts de chairs. On ne voyait que des lignes humaines s'abandonnant, s'enchevêtrant, se défonçant. On ne sentait qu'une âme enlevée et poussant d'un seul élan la plus belle jeunesse de la plus belle patrie. On vivait, on mourait, on ressuscitait. Et maintenant c'est le silence : c'est la veille. C'est ce que personne ne racontera, ce que les enfants n'apprendront pas, c'est la marge de la page. Ne bougeons pas, de peur de l'écorcher.

Les heures s'avancent, laissant en nous la même émotion intérieure.

Au milieu de la nuit de lourdes voitures montent vers l'armée. Nous les entendons de loin ; elles roulent lentement ; le ravitaillement va vers ses bouches. Ces autobus, nous les reconnaissons. Nous les avons pris au vol sur les boulevards, nous y avons causé, fumé, parfois souri. Que la face des choses est changée !

Nous ne pouvons pas nous empêcher de prêter l'oreille. Ce calme temporaire ne nous paraît pas normal. Nous supposons à tout moment entendre une plainte, une voix qui appelle. Ce n'est pas vrai. Personne ne fait signe. On n'apporte pas. C'est notre esprit impressionné qui fait parler la plaine.

C'est notre esprit impressionné qui nous ramène aussi dans la pensée ces cadavres allemands que nous avons vus dans la journée. Ceux-là nous font songer à tous les autres que nos troupes ont couchés et à la façon dont les généraux du kaiser se désencroûtaient de leurs soldats devenus inutiles.

Ils font rassembler en tas leurs cadavres. On les monte les uns sur les autres, à la façon d'un bûcher. A mesure que la base s'élève, on les balance à bout de bras pour que l'élan les porte plus haut. Une fois la pyramide achevée, de sinistres arroseurs, du pied au sommet, en trébuchant parfois dans les espaces vides, versent le pétrole à seaux. Ils allument. Les vêtements s'enflamment, les chairs se boursouflent, la montagne humaine se ratatine. Que sans pitié le vent transporte ces exhalaisons au delà du Rhin !

C'est cette fumée qu'en esprit nous croyons voir s'élever.

Chassons ces fantômes qui errent trop complaisamment autour de nous. Ce n'est pas le moment de laisser s'égarer l'esprit. N'écoutons pas la nuit. Ce serait mal nous préparer à la parole prochaine du petit jour.

LES RUSSSES

sont devant Posen et Breslau

PETROGRAD (via Londres), 9 septembre. — (Dépêche particulière du « Matin »). — Un communiqué portant les dates des 5 et 6 septembre rend compte des victoires russes de Tomachow, Lublin, etc. Pour des raisons stratégiques, les Russes n'aiment généralement à annoncer leurs victoires que lorsqu'ils en remportent de nouvelles. Aussi le communiqué officiel confirmant la défaite autrichienne de Lublin et de Kholm ne paraîtra pas avant deux jours. Pourtant les alliés avancent avec une grande rapidité. Je suis en mesure de vous annoncer maintenant que ces victoires sont effectives. Les Autrichiens ont été exterminés. Les Russes ont préparé leur terrain en prenant des dispositions stratégiques pour la marche de leur cavalerie. Celle-ci opère depuis quarante-huit heures devant Posen et Breslau. Les Allemands tentent de défendre leurs villes et cherchent à déloger les Russes qui occupent Tzenstochow et Pétrow. Ils envoient de nouveaux renforts en Autriche et en Allemagne qui sont surtout composés de troupes de réserve. Celles-ci ne sont pas bien redoutables.

La Serbie avance rapidement pour opérer sa jonction avec l'armée russe. Les deux alliés comptent coopérer avec succès pour repousser définitivement l'ennemi.

Le tsar a autorisé les Finlandais à entrer dans l'armée.

Les Russes ont conquis plusieurs villages en Transylvanie.

Avis aux familles des mobilisés

Le ministre de la guerre croit devoir rappeler les dispositions qu'il a prises pour que les familles reçoivent aussi rapidement que possible les renseignements sur la situation de leurs membres présents sous les drapeaux :

1° Au moment de la mobilisation, tout militaire a été invité à indiquer au dépôt du corps de troupe auquel il appartenait le nom et l'adresse de celui qui devait être prévenu en cas d'événement fâcheux. Les familles sont informées que toutes les mesures sont prises pour que ces événements soient portés à leur connaissance par les dépôts des corps dans le plus bref délai possible et sans qu'il soit besoin pour elles d'établir des demandes de renseignements.

2° Pour permettre aux parents des militaires autres que ceux qui seront prévenus d'office d'avoir des nouvelles de leurs proches, le ministre a arrêté les dispositions suivantes :

Les intéressés établissent une demande en se conformant aux indications ci-après :

Nom du militaire, prénoms dans l'ordre de l'acte de naissance, numéro matricule (si possible), indication du corps de troupe auquel il appartient, nom du demandeur, adresse exacte, résultat des recherches (casé à laisser en blanc).

Ces demandes seront déposées dans les mairies, qui les enverront, savoir :

Les 20 mairies de Paris : au bureau de renseignements à Bordeaux, rue Colbert.

Les mairies des communes :

a. — Au dépôt du corps de troupe du militaire, si celui-ci n'est pas présumé se trouver dans les territoires occupés par l'ennemi.

Dans le cas contraire, au bureau de renseignements de Bordeaux.

b. — Pour les officiers sans troupe, à quelque formation qu'ils appartiennent, ainsi que pour les troupes d'Afrique (tirailleurs, chasseurs d'Afrique, spahis, régiments étrangers, bataillons d'infanterie légère d'Afrique, troupes d'artillerie d'Afrique), au bureau de renseignements de Bordeaux.

Les demandes complètes par les réponses seront envoyées aux mairies qui en assureront la remise aux intéressés et qui prendront pour cette opération les mesures que comporteront les circonstances locales.

Le ressort de cet exposé que le membre de chaque famille qui aura été désigné par un militaire sera prévenu dans tous les cas de tout événement qui surviendrait à celui-ci et que par suite les demandes de renseignements devraient être considérées comme réservées aux cas exceptionnels.

En outre, le ministre croit devoir appeler l'attention des familles sur ce fait que leur administration ne peut fournir de renseignements qu'au fur et à mesure qu'elle les reçoit des corps de troupe qui combattent et que les retards qui peuvent se produire dans les informations proviennent de la grande majorité des cas d'événements de guerre devant lesquels tous doivent s'incliner. Il est aisé de comprendre que dans une période de combats continuels les corps de troupe éprouvent les plus grandes difficultés pour dresser des listes authentiques des tués, blessés et disparus qui sont les seules dont le ministre de la guerre puisse faire état. Toutes les mesures d'accélération ont d'ailleurs été prises. C'est ainsi que les états nominatifs des pertes ne sont pas transmis par la voie hiérarchique, mais adressés directement par le corps de troupe au ministre de la guerre. Une distribution de cartes postales est assurée dans les hôpitaux de façon que les blessés puissent donner de leurs nouvelles. La correspondance destinée aux militaires appartenant à des formations ne figurant pas sur l'attache relative à la correspondance postale avec les militaires doit être adressée au bureau central militaire. Ce bureau, qui fonctionnait jusqu'à présent à Paris, est transféré à Bordeaux.

TRIBUNAUX

Condamnation d'un matelot meurtrier.

Toulon, 11 septembre. — (Dépêche particulière du « Matin »). — Le matelot meurtrier Jayne, qui, le 1er janvier, tua d'un coup de revolver son ami Rocaglia, a été condamné par le premier conseil de guerre maritime à seize ans de travaux forcés, quinze ans d'interdiction de séjour, à la dégradation militaire et aux frais envers l'Etat. Il a protesté de son innocence jusqu'au bout.

Conseil de guerre.

Le capitaine rapporteur du troisième conseil de guerre est saisi actuellement du cas de trois soldats allemands qui, ayant été faits récemment prisonniers dans le département du Nord, ont été trouvés porteurs d'un certain nombre de billets de banque français.

Pressés de questions, les soldats ont avoué que ces billets provenaient de vols. C'est donc sous l'inculpation de vol qu'ils seront déférés au troisième conseil de guerre, devant lequel ils comparaitront la semaine prochaine.

ET LES TOUT PETITS?

Ils jouent à la guerre

Si la population parisienne, dans son ensemble, a supporté avec beaucoup de courage, voire d'indifférence, les conséquences de la mobilisation et la guerre ont indigné au train habituel de la vie quotidienne, la palme de la vaillance revient, sans aucun doute, aux petits enfants.

Vous avez vu, déjà, que les enfants de Paris ne se sont jamais mieux portés. On leur a dit :

C'est la guerre ; tu vas être très sage ; tu ne seras pas malade.

Et ils n'ont même pas eu leurs petits « bobos » habituels. On se demandait si ceux des médecins que la mobilisation ou les ambulances privées n'ont pas arrachés à leur quartier et à leur clientèle suffiraient à cette tâche immense : sauvegarder la santé si fragile des enfants... et l'on s'aperçoit que les médecins, jamais aussi peu nombreux, n'ont eu moins à faire. Pas la moindre petite épidémie, même de quartier, même d'immeuble.

Plus d'études

Les études, elles, se sont ralenties un peu. Mais n'est-ce pas dans l'ordre des choses ? Août et septembre sont, dans le temps de paix comme dans le temps de guerre, des mois de vacances. Les instituteurs sont aux armées au lieu d'être à la mer ou à la montagne, mais pour les petits c'est la même chose. Au reste, les écoles n'ont pas toutes fermé leurs portes et, dans chaque quartier, on garde pendant la journée, les enfants que leurs parents ne peuvent surveiller eux-mêmes ; on leur sert même de petits repas, fort substantiels, dans des cantines qui leur sont réservées. Et si l'on ne continue pas à leur apprendre à tracer de belles barres noires sur de beaux cahiers blancs, c'est qu'ils viennent de se livrer à ces exercices pendant toute l'année et qu'ils ont droit — droit que leur reconnaît l'autorité académique — de laisser en repos leurs petites mains et leurs jeunes mémoires.

Les soldats passent

Quant aux jeux, tous les petits vont-ils, de ce point de vue, la guerre fut pour eux un pain béni. Jamais on ne s'est tant amusé. Vous savez qu'on ne joue plus à l'apâche et aux voleurs. On joue à la guerre, et on s'en paye. Et puis, que de distractions jamais épuisées !

Un matin, ce sont des marsoûns qui quittent leur bastion, avec des sacs tellement chargés que la gamelle dépasse la tête. Une autre fois, c'est un peloton de cuirassiers, mais tout changés : leur casque cache ses décors, sous une enluminure de toile et leur cuirasse jadis resplendissante est maintenant noire. Puis il y eut les Anglais, les noirs... autant de visions superbes dont s'empli l'œil émerveillé des bambins et dont leur imagination s'enrichit...

Maitres des squares apaisés, des parcs immenses et des jardins devenus leurs domaines, les enfants de Paris ne se plaignent pas de la guerre et ils ne voudraient pas qu'on les plaigne, car ils sont joyeusement heureux.

Un « Taube » a survolé Versailles

Mais il n'était plus allemand

Les habitants de Versailles ont eu, avant-hier, un moment de joyeuse émotion.

Dans l'après-midi, alors que sur la place d'Armes, ils regardaient avec intérêt se mouvoir de nombreux régiments, un ronflement de moteur attira leurs regards vers le ciel.

Un avion survola la ville. C'est un fait plutôt fréquent à Versailles et qui, d'ordinaire, n'excite que très peu la curiosité. Mais cette fois l'appareil avait une forme étrange, ressemblant fort à celle du Taube allemand, si goûté du public parisien.

Nos Versailles furent tout de suite persuadés que le kaiser avait bien voulu penser à eux et qu'ils allaient recevoir sur la tête une bombe « kolossallement » meurtrière. Ils injurèrent à qui mieux mieux l'audace, volatile et attendaient sans anxiété qu'il laissât choir son cadeau.

Mais rien ne tomba.

Et pour cause.

L'avion, sans doute, était bien un Taube. Mais ce « pigeon » d'Allemagne n'avait plus l'intention d'envoyer de méchant « poulet » car il était naturalisé français.

Cette naturalisation — il est vrai — avait été un peu violente. Près de Namur, le Taube avait été « descendu » par les Belges et remis aux aviateurs français.

Amené à Saint-Cyr, l'appareil avait été remis en état, et c'était un officier français qui l'essayait.

Après la retraite des Allemands

La Compagnie du chemin de fer du Nord nous communique la note suivante :

Ceux des agents de la voie des sections de Creil, Clermont, Compiègne, Villers-Cotterêts, Dammartin, qui sont partis en congé en dehors de leur résidence habituelle, sont invités à revenir d'urgence se mettre à la disposition de l'ingénieur de la voie, bureau quai n° 1 de la gare de Paris.

Avis aux réformés

Erratum. — Dans le rapport Millard, dans le paragraphe qui demande une nouvelle visite pour les réformés et les exempts dont la classe de recrutement n'est pas encore passée dans la territoriale, lire : dont la classe est encore soumise aux obligations militaires. (Havas.)

DONT ACTE

Mise en cause dans le numéro du 6 septembre courant du *Matin*, sous la rubrique « On réclame », la Société du gaz de Paris nous prie de signaler au public parisien qu'étant tenu de payer elle-même les approvisionnements nécessaires à sa fabrication ainsi qu'à ses appointements et salaires de son personnel en service, sans compter les allocations accordées aux agents mobilisés, elle se trouve contrainte d'effectuer l'incasement de ses quittances de gaz, sous peine de cesser la fabrication.

Le sergent Albert Bourard, du 83^e régiment d'infanterie, n'a rien de commun avec le sergent Bourard, du 83^e d'infanterie, qui a comparu devant le conseil de guerre.

M. le docteur Saunal, qui nous avons cité parmi les médecins restés à Paris, nous prie de dire que son adresse exacte est 8, rue de Castellane.

MOUVEMENT MARITIME

La Compagnie transatlantique réorganise ses services

SAINT-NAZAIRE, 11 septembre. — La Compagnie générale transatlantique vient de décider, sur la demande du gouvernement, de reprendre ses services pour toutes les destinations, à l'exception de la ligne de Havre, pour laquelle aucune décision n'a été prise. (Havas.)

Am. Hamelin (C.R.), Matadi-Havre, de G.-Bassam, Chicago (C.G.T.), venant New-York, au Havre, 5. Chicago (M.M.), Dunkerque-Haiphong, à Marseille, 5. Zafeta (S.A.), venant Buenos-Aires à Bordeaux, 5. Rochambeau (C.G.T.), v. du Havre, à New-York, 5. Tibet (F.B.T.), Cotonou-Marseille, à Dakar, 5. sept.

DERNIERE HEURE

Après la bataille

MEUX, 11 septembre. — Il sera bientôt permis, aucun intérêt stratégique ne s'y opposant plus, de célébrer les glorieuses batailles qui se sont déroulées cette semaine autour de Meaux et par lesquelles les armées alliées ont arrêté l'élan furieux des Allemands, dans la direction de Paris.

Ainsi que l'annonce le communiqué officiel, les forces franco-anglaises qui ont opéré au sud et au nord de la Marne n'ont pas cessé, depuis le début de cette semaine, de tenir en échec, puis de refouler victorieusement l'armée ennemie, lui faisant subir des pertes considérables en hommes et en matériel.

Tous ceux qui ont assisté à ces combats déclarent qu'on peut estimer, de même qu'à Verdun, par exemple, pour un des nôtres tués, il y a eu cinq Allemands morts : les Allemands ont mis, en effet, un acharnement atroce à vouloir franchir la Marne aux environs de Meaux. Le génie français ayant fait sauter tous les ponts, ils ont tenté de jeter des ponts de bateaux, que notre artillerie démolissait au fur et à mesure de leur construction. En un point, les pontonniers allemands se livrèrent à seize tentatives infructueuses.

Un silence impressionnant

Dés aujourd'hui, notre admirable service sanitaire a déjà évacué tous les blessés sur les ambulances et hôpitaux et enterré les morts. Lorsque, s'éloignant des grandes routes sillonnées par les convois et les régiments en marche, on s'aventure maintenant sur les immenses plaines, sur les collines qui dominent et entourent la ville, on est saisi par le silence impressionnant qui pèse sur le champ de bataille, qui avant-hier encore retentissait du fracas du canon. On se découvre pieusement devant les tombes, sur lesquelles les frères d'armes de ceux qui sont tombés au champ d'honneur ont planté quelques croix, posé des fleurs, dressé des drapeaux tricolores.

Les effets militaires abandonnés au bord de la route, les obus allemands qui n'ont pas éclaté, les cadavres de chevaux incomplètement calcinés, rappellent encore la lutte terrible qui s'est déroulée.

Le retour au village

Dans un grand village que nous visitons, une seule femme est demeurée :

— J'ai quatre-vingt-quatre ans, nous dit-elle philosophiquement, à quoi bon quitter momentanément la terre qui doit bientôt me garder toujours.

Il convient d'ajouter d'ailleurs que seules ont été évacuées, par ordre des autorités, les communes où des batailles étaient prévues, et que, dès hier, de longues théories de voitures ont ramené dans leurs foyers beaucoup de ceux qui avaient dû les quitter.

Il est même curieux, et surtout réconfortant, de constater avec quel calme la plupart des habitants ont attendu, écoutant la voix du canon à quelques kilomètres, la dernière minute, pour se retirer de leurs demeures dans quel ordre ces exodes temporaires ont eu lieu et avec quelle sérénité grave les populations regagnent leurs fermes, leurs villages, leurs appartements.

Quant on parcourt la grande banlieue parisienne, il serait tout à fait impossible à quelqu'un de non prévenu de deviner que tous ces gens paisibles qui vaguent à leurs occupations habituelles ont été menacés d'un danger quelconque. Ceux et surtout celles qui restent font preuve d'une force d'âme digne du courage de leurs défenseurs.

Le service d'ordre est d'ailleurs parfait, et il est nécessaire d'avoir ses papiers bien en règle pour circuler dans les campagnes. Les territoriaux qui ont pris part aux combats assurent notamment la garde des routes et des champs avec la conscience la plus scrupuleuse. (Havas.)

ÉCHOS & NOUVELLES

DISCRÉTIONS — COMMUNIQUÉS

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR :

M. Jacques Denis, avocat à la cour d'appel, lieutenant au 22^e de ligne, âgé de vingt-neuf ans, a été tué à l'ennemi le 25 août. Le fils de M. Ernest Denis, le distingué professeur à la Sorbonne ; le colonel Corriot de Cissé, commandant le 69^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur ; le capitaine Jean-Louis Karcher, du même régiment ; le lieutenant Georges Gripon, du 49^e régiment d'artillerie, tué à l'ennemi, le 7 septembre, dans les plaines de la Marne.

Hier on lui a, à Mantes-sur-Seine, les obsèques de six soldats morts des suites de la grippe, à la fin de la semaine dernière. Les obsèques ont eu lieu à la Chapelle de la Croix-Rouge. Plus de trois mille personnes assistaient à la cérémonie, au cours de laquelle des discours furent prononcés par le sous-préfet et le député de l'arrondissement.

LES PARLEMENTAIRES À L'ARMÉE. — On télégraphie de Bourges : M. Dumas, député mobilisé depuis huit jours comme territorial, a demandé à passer dans la réserve de l'armée active pour aller sur le front. Il a été affecté comme brigadier de section de munitions d'infanterie.

L'AMBASSADE ROYALE D'ITALIE invite les sujets italiens propriétaires ou locataires de maisons, appartements, boutiques, magasins et autres locaux à Paris dans les limites de l'enceinte fortifiée, à se présenter à l'ambassade royale, 50, rue de Valenciennes, pour y déclarer la nature et la situation de leur propriété.

DEUIL.

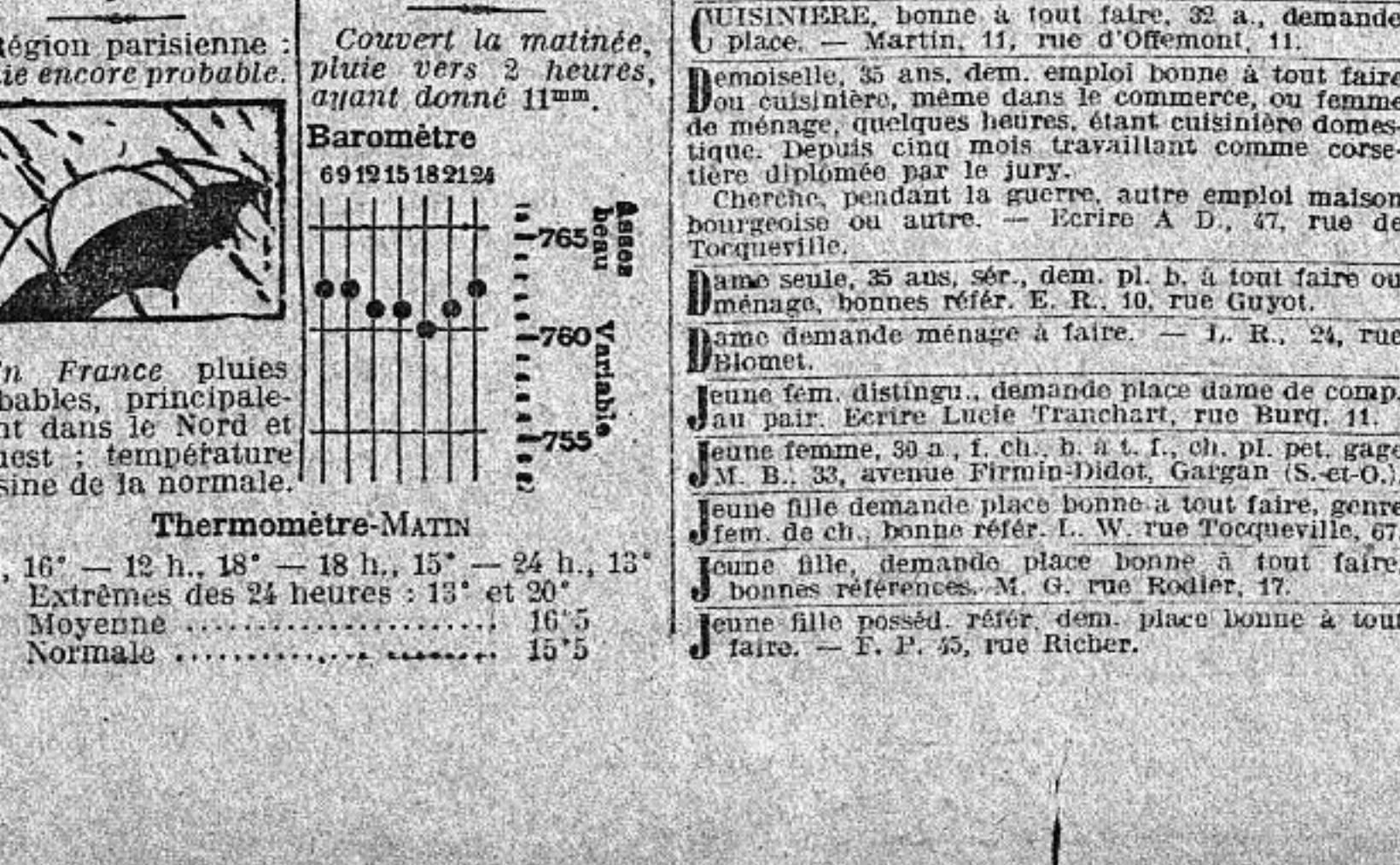
Les obsèques de Mme Paul Franck-Valléry auront lieu dimanche, à midi, rue Royale, 12, inhumation cimetière Montparnasse.

VIE COMMERCIALE

NEW-YORK, 9 septembre. — Café Fair Rio n° 7 disponible à livrer sur septembre, 14 1/4 ; sur décembre, 12 3/4.

LE TEMPS QU'IL FAIT

STATION MÉTÉOROLOGIQUE DU « MATIN »



L'Allemagne change son ministre de la guerre

COPENHAGUE, 11 septembre. — On mande de Berlin :

« On sait que, lors de son départ aux armées, le ministre de la guerre, général von Falkenhayn, avait été remplacé par le général von Hohenborn. Celui-ci vient d'être remplacé à son tour par le général de Wendt, gouverneur de Cologne. » (Havas.)

Intuite hypocrisie

COPENHAGUE, 11 septembre. — Une dépêche de Berlin dit que pour contrebalancer l'influence des sociétés de bienfaisance alsaciennes et lorraines en France, les autorités allemandes ont ouvert des souscriptions en faveur des Alsaciens-Lorrains victimes de la guerre ; mais cet appel reste sans succès. (Havas.)

MORT DE DEUX AVIATEURS

BOURGES, 7 septembre. — (Dépêche du correspondant particulier du « Matin »). — Hier, deux aviateurs de l'école d'Avord, évoluant au-dessus du camp, l'appareil se composait normalement, tout à coup, il plomba. Le pilote et le passager furent retirés de dessous l'appareil. Ils avaient cessé de vivre. Le pilote, le sergent Carroy, originaire de la Charente-Inférieure, et son passager, le sapeur de Carbon, de Pouvancé (Maine-et-Loire), étaient, affirme-t-on, tous deux engagés pour la durée de la guerre.

Les souscripteurs de l'emprunt 3 1/2 %

BOURDEAUX, 11 septembre. — M. Ribot, ministre des finances, a fait signer un décret par lequel l'Etat s'engage, envers les porteurs de certificats du dernier emprunt 3 1/2 % qui auront opéré les versements prévus par les arrêtés ministériels, à recevoir leurs titres au prix d'émission de 95 francs pour la libération des rentes ou des obligations à court terme à émettre lors de la prochaine émission.

Dans les Balkans

BUCAREST, 11 septembre. — Halli bey est rappelé de Bucarest, les conférences officielles étant suspendues entre les gouvernements ottoman et grec. (Havas.)

L'abolition des capitulations en Turquie

ROME, 11 septembre. — Une dépêche de Constantinople au *Messaggero* annonce que les ambassadeurs de toutes les puissances, Allemagne comprise, se sont rendus hier auprès de la Porte pour déclarer qu'ils ne pouvaient pas accepter l'abolition des capitulations. (Havas.)

La situation actuelle

JUGÉE PAR LA PRESSE ANGLAISE

La Westminster Gazette :

Les Allemands sont obligés, sous peine de voir leur plan de campagne s'effondrer, de concentrer tous leurs efforts pour porter un coup mortel aux alliés dans la région où ils se trouvent actuellement.

L'Evening News :

Il semble que la ligne entière des alliés ait fait de l'excellente besogne. Bien que nous soyons encore loin du résultat de la grande bataille engagée, nous sommes convaincus que les hordes allemandes seront obligées de continuer à battre en retraite.

Pour aider ceux qui cherchent du travail

Tarif réduit : 0 fr. 50 les 2 lignes 1 fr. les 4 lignes

OFFRES D'EMPLOIS

On demande bonne ayant références, au pair : Laborde, 4, rue Franklin, Asnières.

On demande jeune homme 17-18 ans, connaissant comptabilité, 106, boulevard Magenta.

On graveur pour matrices, 9 heures, rue des Bonnes-Saint-Martin, 18. Pichard.

Postiers acheteurs demandés pour véritable carte postale officielle des armées de la République et actualités patriotiques artistiques. Broger frères, 7, rue Turenne.

Chausserie demande petite vendeuse ou débiteur, à l'essai, rue de la République, 12. — Gaudier, 72, rue de Valenciennes, 12. — Gaudier, 72, rue de Valenciennes, 12.

MAISON IMPORTATION cherche dame sténodactylographe, connaissant parfaitement anglais, — trois francs. A. Boudin, bureau 81.

On demande destinataire travail capable, pour ciments. Union Nationale, 57, rue Turbigo, de 9 heures à 12 heures.

On demande compositeur-imprimeur, imprimeur. — Lucien, 2, rue des Petites-Écoles.

Photographe connaissant parfaitement métier, est demandé pour le Pas-de-Calais. Situation stable. — Écrire conditions à M. J. B. rue de Valenciennes, 12, poste restante, Dimpé.

Vanniers demandés d'urgence pour panetons ronds bien payés. Cornon, 40, rue des Usines, Paris (15^e).

On demande jeune homme 17-18 ans, connaissant comptabilité, 106, boulevard Magenta.

On graveur pour matrices, 9 heures, rue des Bonnes-Saint-Martin, 18. Pichard.

Postiers acheteurs demandés pour véritable carte postale officielle des armées de la République et actualités patriotiques artistiques. Broger frères, 7, rue Turenne.

AUTOS, VOITURES, CHEVAUX

0 fr. 75 la ligne, jusqu'à 4 lignes ; et 1 fr. la ligne au-dessus de 4 lignes

AUTOS tous modèles à louer ou vendre très destination chauffeurs, départs immédiats, automobiles, camions, etc. Crapplier, 13, avenue Dauterive, 13, téléphone Roubaix 40-72.

UTOS rapides, 6 pl., 1914, pour tous voyages, sécurité, confort, etc. Crapplier, 13, avenue Dauterive, 13, téléphone Roubaix 40-72.

AUTOS toutes formes pour toutes destinations. Touring Club, 21, rue de Mont-Tour, Paris.

A. Bouvier, 84, rue Buzenval, transports et déménagements, Paris, banlieue. Tél. Roubaix 92-29.

Chauffeur mécanicien ayant auto neuve, prêt à louer tous jours, province, département, leçons de conduite et au besoin vendrait au comptant sa voiture. Alfred P., hôtel, 10, boulevard de Courcelles, tél. 920-40.

AF ayant auto torpédo peut conduire en province 2 personnes. M. Bodineau, 10, rue de Long, 10.

AVIS DIVERS

SIIGNÉ-LE-PETIT, M. Moine, 14, villa Darvel, Paris (13^e), et familles Abraham et Speckhaert, hôtel du Commerce, à Toury (Eure-et-Loir), seraient heureux d'avoir des renseignements.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.

BOISART, Elie, de Coussière (Nord) est à Trouville (Calvados) pour affaires. M. Domont (Nord) a donné nouvelles à Benoît, sergent 3^e territorial, infanterie, Blois, et de le rejoindre si possible.